



■ «Un Candide en Terre sainte», Régis Debray
Editions Gallimard.

C'est avec le regard vif, parfois empreint d'ironie et de cynisme, que Régis Debray décrit dans son dernier ouvrage le parcours d'un flâneur sur les pas de Jésus dans le Proche-Orient d'aujourd'hui. Ce qu'il y découvre ? Une terre non pas d'amour et de communion, mais d'antagonismes et de séparations.

Un angélique à Jérusalem

« **J**e n'ai pas de message à transmettre, de thèse à défendre. » Ce sont là les premiers mots de Régis Debray lorsqu'il présente, le 12 mars 2008 à l'Institut européen en sciences des religions de Paris (IESR), son livre tout juste paru en février : «Un candide en Terre sainte». Pour l'écrivain, il s'agit d'un recueil d'observations, d'impressions : «Cet ouvrage est un croquis, une esquisse, à peine une peinture.»

Pourtant, les messages ne manquent pas dans cette enquête géographique. Ils ne sont toutefois pas politiques. Debray affirme avoir simplement voulu savoir comment on vit sur les lieux de la parole évangélique de nos jours. L'auteur de cette idée de voyage n'est autre que François Maspero, écrivain et ancien éditeur engagé à gauche, à qui est dédié le livre. Une seconde dédicace suit la première : «A Jacques Chirac». A priori étonnant de la part de cet écrivain normalien qui, dans sa jeunesse, adhère au Parti communiste et s'en va suivre Che Guevara en Bolivie avant d'y être arrêté et incarcéré pendant quatre ans. En réalité, l'ancien président français avait confié à Debray une étude sur les coexistences ethno-religieuses au Proche-Orient. Que voici.

Un livre de Dieu écrit à la diable. Usant habilement du procédé du tête-à-queue et des anachronismes, Debray marque

constamment les contrastes entre ce que le voyageur espère trouver sur le terrain et ce qu'il y découvre réellement. Les effets d'humour n'en sont que plus réussis. Comme lorsque le flâneur s'impatiente de découvrir le lieu supposé du baptême de Jésus dans un endroit infesté de mouches. «Voilà bien où mènent, me suis-je dit, rancunier, les superstitions païennes du lieu. Je l'ai méritée, cette déconfiture». Parfois, l'écart entre attentes et réalités produit un effet au contraire choquant. C'est le cas de la description faite de Nazareth, car dans la ville de l'Annonciation, «les Arabes chrétiens [...] côtoient les musulmans au creux de l'amphithéâtre où se pressent les maisons, petits cubes ocre clair à toit rouge vif. Les hauteurs sont peuplées par les immigrés juifs, russes pour la plupart, et ostensiblement mieux lotis. C'est Nazareth Illit, industrielle et moderne, qui ne compte qu'une toute petite minorité de chrétiens. Chacun chez soi. Tous les sièges des services publics, santé, éducation, ont été transférés dans la ville haute où se concentrent industries, subventions et emplois. En bas, la Nazareth d'autrefois se sent à la fois engainée, réduite à l'improductif hébergement des pèle-

rins». Commentant la référence faite dans le titre à «Candide ou l'optimisme» de Voltaire, Debray explique que le livre aurait pu s'intituler «Candide ou l'angélisme», le voyageur rencontrant la haine et non l'amour attendu sur son passage. Mais le regard du flâneur ici est tout sauf celui d'un candide.

«Ce n'est pas les clés du paradis que l'on trouve en Terre sainte, mais le paradis des clés.»

La seule véritable candeur de l'ouvrage réside peut-être dans la répartition des affects néanmoins plus que compréhensible. Debray souligne en effet sa compassion pour le malheur arabo-palestinien, mais précise que «ce sentiment relève moins du parti pris que de la commisération.»

Les témoignages recueillis ainsi par le voyageur à Gaza sont bien douloureux. Exemple : «Un jour dans mon quartier, un

garçon a surpris sa petite sœur dans la rue en train de mendier. Le lendemain, il s'est fait sauter en laissant un mot à son papa : 'Sois content, ça fera une bouche en moins.' Ou encore : «Mon hôte a perdu sous le même bombardement ses deux filles, sa femme, son père, sa grand-mère, sa belle-sœur, sa belle-mère. Il lui reste un fils de sept ans, amputé d'un pied. Le visiteur ne peut s'empêcher de remarquer : «Une

Le livre aurait pu s'intituler «Candide ou l'angélisme», le voyageur rencontrant la haine et non l'amour sur son passage.

vie ne vaut pas une vie. Contre combien de défunts palestiniens s'échange un soldat israélien capturé ? » Selon Simon-Claude Mimouni, directeur d'études à l'Ecole pratique des hautes études (EPHE) en sciences religieuses, Debray «gauchise son livre en penchant du côté des faibles».

Ecouter les chrétiens d'Orient. Le fil conducteur de l'ouvrage n'est autre que la situation des chrétiens d'Orient. Une question qui, pour Debray, relève moins du confessionnel que du civilisationnel, leur présence étant un baromètre de civilisation, un test de civilité, de pluralisme. Car leur sort dépend de la construction d'Etats-nations laïcs, où l'appartenance religieuse reste détachée de la nationalité. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le concept laïc d'«arabité» a été forgé par ces chrétiens, dont Michel Aflaq. Un progressisme politique décapité aujourd'hui par la montée en puissance du religieux dans la région, les chrétiens d'Orient devenant trop arabes pour les uns, trop chrétiens pour d'autres.

Jean-Luc Pouthier, historien et directeur de la rédaction du *Monde de la Bible*, note à cet égard que les laïcités arabe et juive tendent à disparaître. Les conflits d'intérêts nationaux et territoriaux sont de plus en plus écrasés par des conflits religieux. Le relatif faiblit face au sacré, à l'absolu, ce qui rend toute solution plus difficile. «Toute religion se pose en s'opposant», selon Debray, qui affirme n'avoir «comme religion plus que l'étude des religions».

D'ailleurs, étymologiquement, le religieux est ce qui lie, ce qui relie, ce qui ligote. Et les murs en Terre sainte sont nombreux : «Cinq cent quarante-six barrages dans les territoires». Les différentes communautés, juxtaposées, se tournent le dos et le voyageur apprend qu'«un Arabe israélien qui se marie avec une Palestinienne ne lui transmet pas sa nationalité, non plus qu'aux enfants». Alors que la rencontre tire à sa fin, Debray revient sur son affirmation initiale : «Il y a tout de même une thèse dans le livre : le symbolique et le diabolique ont parti lié. Car là où Dieu est fort, le diable est fort.» En guise de conclusion, l'écrivain se permet encore un petit jeu de mots : «Ce n'est pas les clés du paradis que l'on trouve en Terre sainte, mais le paradis des clés.»

AMINA BOUBIA

